HAL
open science

Mickael Novak ou la légitimation catholique du capitalisme

Blandine Chelini-Pont

To cite this version:

Blandine Chelini-Pont. Mickael Novak ou la légitimation catholique du capitalisme. Marché des religions et religions du marché aux Etats-Unis, ENS Lyon, Laboratoire TRIANGLE UMR 5206, Oct 2014, LYON, France. hal-02271339

HAL Id: hal-02271339

https://amu.hal.science/hal-02271339v1

Submitted on 26 Aug 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Journée d'études *Marché des religions et religions du marché aux Etats-Unis* ENS Lyon, Laboratoire TRIANGLE UMR 5206

26 octobre 2014

organisée par Sabine REMANOWSKY et GILLES CHRISTOPH

COMMUNICATION

MICHAEL NOVAK OU LA LÉGITIMATION CATHOLIQUE DU CAPITALISME

Blandine CHELINI-PONT

LID2MS- Université d'Aix-Marseille

Michaël Novak est un auteur néo-conservateur parmi d'autres de la droite républicaine américaine : Peter Steinfels dans une des premières recherches consacrées à la famille néo-conservatrice le cite comme un de ses penseurs majeurs, avec Nathan Glazer, Irving Kristol, Pat Moynihan ou Daniel Bell.[1] De même Garry Dorrien lui consacre un chapitre entier de son ouvrage *The Neoconservative Mind: Politics, Culture and the War of Ideology*[2].

[1] Peter Steinfels, *The Neoconservatives: The Men Who Are Changing America's Politics*, NY, Simon & Schuster, 1979, 335

[2] Gary J. Dorrien, *The Neoconservative Mind: Politics, Culture and the War of Ideology*, Philadelphie, Temple University Press, 1993, 500 p

Cependant, Novak a une particularité dans la famille néo-conservatrice qui est son appartenance catholique affichée.[3] Il l'utilise depuis quatre décennies pour construire une pensée politique originale, et qui serait d'autant plus originale que la longue tradition des penseurs politiques catholiques s'est perdue en Europe quand lui et quelques autres tentent avec succès de la revivifier aux Etats-Unis.

Michaël Novak est connu en France pour ses positions « militaires ». Il a été en faveur de l'équilibre nucléaire dit équilibre de la terreur,[4] au moment du premier gouvernement Reagan, quand celui-ci cherchait à 'briser' l'hostilité des évêques américains au projet de « guerre des étoiles ». Novak a refait parler de lui au début des années 2000, comme un ardent promoteur de la 'guerre juste', expression issue la doctrine catholique, mais expression à peu près tombée en désuétude après la seconde guerre mondiale, face à la nature désormais indiscriminée et inextricable des nouveaux conflits: Novak est venu jusqu'à Rome, expliquer, avec l'aide de l'Ambassade des Etats-Unis auprès du Saint-Siège et devant un parterre de diplomates pontificaux médusés, la justesse morale de la notion de guerre préventive contre l'Irak, nouvelle mouture nécessaire selon lui à la doctrine de la guerre juste. [5]

Cependant, aux Etats-Unis, ce sont plutôt ses écrits « économiques » qui l'ont fait connaître. Ils ont rencontré, de cercles en cercles, l'adhésion d'une partie grandissante des catholiques votant à droite. La pensée économique de Novak témoigne – et peut-être a contribué à susciter avec d'autres grands militants médiatiques- du basculement électoral de cette population, vers le

---

[3] Patrick Allitt, *Conservatives Intellectuals and Conservative Politics in America, 1950-1985*, Chapitre 7: *Redrawing the Boundaries of Conservatism: Garry Wills and Mickael Novak*, Ithaca, Cornell University Press, 1993, pp 243-289. Du même auteur, *The Conservatives, Ideas and Personalities Through American History*, pp.209,227,233-34,273

[4] Michael Novak, *Moral Clarity in the Nuclear Age*, Nashville, Thomas Nelson Publishers, 1983, publié auparavant dans la *National Review* sur la proposition de William Buckley , le 1er avril 1983

[5] Michael Novak, "Asymetrical Warfare & Just War. A Moral Obligation", 10 février 2003, discours à l'Ambassade des Etats-Unis auprès du Saint-Siège, http://www.nationalreview.com/novak/novak021003.asp

camp conservateur sur la fin du XXème siècle. Les écrits de Novak sur la **grandeur morale** du capitalisme, ont à nouveau pris la tradition catholique à rebrousse-poil. Celle-ci est assise depuis plus d'un siècle sur une « doctrine sociale » largement diffusée, et qui témoigne d'une grande méfiance du magistère catholique envers le capitalisme. Aux Etats-Unis l'ensemble des catholiques jusqu'aux années 1970, était formé à cette doctrine et concevait comme juste la nécessité de contraindre le capitalisme par la loi, l'action syndicale et l'intervention régulatrice et protectrice de l'Etat. Pourtant, malgré cette solide «limitation» de départ, Michaël Novak et tout le groupe de penseurs qui l'ont inspiré puis qu'il a influencés, ont bâti une autre version catholique du rapport au capitalisme, laquelle produit aujourd'hui des effets bien au-delà de son cercle d'origine.[6]

LES DEUX GRANDES SOURCES DE LA PENSEE DE NOVAK :

Comment Michaël Novak est-il devenu le chantre catholique du capitalisme ? Comment a t-il réussi à catholiciser le capitalisme ? Son parcours est un roman, celui d'un perpétuel militant qui change de bord. Il a d'abord été un Jeune Turc de la Nouvelle gauche américaine au début des années 1960. On peut dire qu'il avait déjà sa démarche, être à la fois fervent catholique et fervent idéologue politique, sans vouloir jamais distinguer l'un de l'autre.

Un jeune prodige de la Nouvelle Gauche.

Né en 1933 au sein d'une famille slovaque pratiquante du comté rural de Johnstown en Pennsylvanie, il passe sept ans de sa vie au séminaire, au sortir de l'adolescence. Juste avant son ordination, à vingt-six ans, il renonce. Il entame

[6] Patrick Allitt consacre –comme Steinfels et Dorrien- plusieurs pages à Michael Novak, dans *Catholic Intellectuals*, Chapitre VII, *Redrawing the Boundaries*, pp. 255-78. Le travail le plus récent sur Novak est celui de David Hoeveler, "Michael Novak.Capitalism and Catholicism", in *Watch on Right, Conservative Intellectuals in the Reagan Era*, Madison, Wis., The University of Wisconsin Press, 1991, pp. 233-269.

alors un doctorat en philosophie à Harvard, mais, travaillant et militant par ailleurs, il n'arrive pas à le conclure même en se réinscrivant à Stanford, où il trouve un travail de répétiteur. Il commence alors une carrière de journaliste, en couvrant pour *Time* magazine le concile Vatican II. Il en tire son premier livre, *The Open Church*, en 1964. Novak s'y montre un chaud partisan des réformes et de l'ouverture catholique au monde et à l'œcuménisme. Il propose une lecture historique du Concile, entre les tenants orthodoxes an- historiques dans la ligne de la Contre-Réforme et de Vatican I, et les réformateurs dont il est un partisan. Sa grande idée est que la théologie catholique et ses méthodes doivent changer et le peuvent grâce aux avancées archéologiques, anthropologiques et exégétiques des soixante-dix dernières années. Cette théologie est capable de traduire autrement le sens du temps et de l'histoire contemporaine.[7] Novak se lance alors dans la rhétorique de la Nouvelle Frontière, adaptée du programme démocrate, pour applaudir et souhaiter dans l'Eglise les transformations liturgiques, l'usage de l'anglais, le rapprochement œcuménique. Il affirme que la réforme protestante a emporté avec elle la dimension prophétique du christianisme, en laissant au catholicisme sa dimension liturgique répétitive. Il croit en l'avenir d'un catholicisme renouvelé. Tout dépendrait « des prophètes qui saisiraient la gouvernance des mains des bureaucrates ».[8]

Très visiblement, Novak se pense comme un de ses prophètes. Sa première tentative pour appliquer la théologie qu'il espère, fondée sur l'expérience plutôt que sur des syllogismes abstraits, est son deuxième livre *The Experience of Marriage* (1964). Dans ce travail, il cherche, par l'expérience de la vie des couples, à affirmer la plus grande valeur du témoignage des laïcs mariés par rapport à la théologie morale 'théorique' et déductive. Pendant un temps, Novak est interdit de conférences dans les collèges catholiques et les maisons

[7] Michael Novak, *The Open Church: Vatican II*, Act II, p. 11.
[8] Michael Novak, *A New Generation: American and Catholic*, New York, Herder and Herder, 1964, p. 249.

religieuses (!) et y gagne sa réputation de franc-tireur. Garry Wills, alors tête pensante de la *National Review* (conservatrice) critique son sentimentalisme tout en admettant que la théologie morale sur la sexualité avait besoin d'une sérieuse révision.[9]

Novak est par ailleurs extrêmement critique sur l'état de la société américaine et le trouve pitoyable. Dans son livre suivant, *Theology for Radical Politics,* Il se dit hérissé par la « bonne conscience » de ses concitoyens. Il dénonce l'insondable médiocrité de leur existence, qui empêche le pays de se réaliser spirituellement. Novak méprise, à l'instar de Russell Kirk, leur matérialisme grossier. Il ne voit que « des yeux vides regardant la télévision et buvant de la bière. Les yeux fatigués des hommes dans les rames de train, les yeux efficaces du professeur et du manager, les yeux apparemment sincères du politicien ».[10] Submergé « d'angoisse » par ce spectacle, il se lamente sur les souffrances et les sacrifices des générations passées, pour aboutir à son contemporain débile, réalisant son accomplissement en regardant, une canette en main, un jeu télévisé avec trente millions d'autres imbéciles, et croyant de manière folle que son pays est « libre, brave et juste!»[11] L'Amérique fait face à une véritable déroute morale et esthétique, qui laisse la Révolution de 1776 inachevée, ayant seulement augmenté le potentiel de liberté humaine sans aucun mode d'emploi.[12] Il faut une nouvelle révolution ! Une révolution religieuse, incluant l'éducation comme une conversion, qui finirait l'ère protestante, rationaliste et pragmatique et signerait le nouvel âge de l'histoire religieuse des Etats-Unis.[13] Une fois ce nouvel âge commencé, les droits et devoirs collectifs et individuels se tisseraient dans toutes les sphères de la société. Le socialisme s'établirait dans l'économie. En même temps, l'élargissement exponentiel de la

---

[9] Gary Wills "True Confession", *National Catholic Reporter*, 18 août 1965, p. 8.
[10] Michael Novak, *A Theology for Radical Politics, (compilation d'articles)*, New York : Herder & Herder, 1969, p. 17
[11] *Ibidem*, p. 28
[12] *Ibidem*, p. 29
[13] *Ibidem*, p. 92- 93.

« conscience révolutionnaire » de l'Américain ordinaire unifierait et ennoblirait la Nation.[14]

Novak se fait alors connaître comme militant anti-guerre dans le sillage des frères Berrigan. Il n'est pas possible d'évoquer le mouvement catholique anti-guerre sans s'attarder sur les figures des frères Berrigan, Daniel, jésuite (né en 1921) et Philip, joséphite (1923-2002). Daniel, poète et éditeur d'un magazine missionnaire, est l'un des premiers à considérer la guerre non comme un combat Est-Ouest mais comme un combat Nord-Sud. Il déclare que la figure du cardinal Mindszenty, héros hongrois des conservateurs anti-communistes, est un anachronisme et que les clercs devraient plutôt ressembler aux prêtres ouvriers français.[15] Il interprète la guerre du Vietnam, non comme un secours envers les catholiques victimes de persécuteurs communistes, mais comme l'expression de l'impérialisme blanc américain trônant sur le reste de la terre. Avec le révérend libéral luthérien Richard John Neuhaus, Michael Novak, l'écrivain Robert McAfee Brown, les frères Berrigan et le rabbin libéral Abraham Heschel, co-fondent en 1966 l'association *Clergy concerned about Vietnam*, premier groupe œcuménique et anti-guerre.

Novak devient un des meneurs de l'université Stanford où il a été recruté. Il collabore à un manifeste, avec Brown et Heschel, intitulé *Vietnam : Crisis of Conscience*, dans lequel, comme voix catholique de résistance à la guerre, il rejette la justification de l'anti-communisme. Il dénonce les Etats-Unis comme un pays hors-la loi qui refuse d'appliquer les accords de Genève et agit comme un persécuteur impérialiste. Cette attitude, aucun Américain ne devrait la supporter en conscience, à la lumière du message des prophètes ou de l'Evangile.[16] Visitant le Vietnam en 1967, il écrit des articles aussi saisissants

---

[14] *Ibidem*, p. 72.

[15] Francine DuPlessix Gray, *Divine Disobedience: Profiles in Catholic Radicalism*, New York , Knopf, 1970, pp. 67-78.

[16] Michael Novak, Abraham Heschel, Robert McAfee Brown, *Vietnam, Crisis of Conscience*, New York, Herder and Herder/Association Press, 1967, p. 25-30.

que ceux de Wills sur les ghettos noirs. Il relate l'amer contraste entre les destructions occasionnées par les armes américaines et la bonne volonté des ingénieurs agricoles, médecins et enseignants pour tenter de reconstruire le pays. Par delà la rhétorique militante, l'approche de Novak est à cette époque personnaliste. Il refuse d'accepter la référence aux valeurs les plus hautes, quand les actes accomplis bafouent la dignité des êtres humains réellement vivants. Il qualifie la guerre américaine au Vietnam de « mal à une échelle jamais connue dans l'histoire ».[17]

C'est cet homme-là qui va connaître à la fin des années 1960 une crise morale intense. Elle va renverser les perspectives de sa pensée et faire de lui un idéologue noéconservateur. A Stanford en Californie, il n'a connu que des étudiants venus de familles prospères et finalement peu politisés. Les jeunes contestataires du campus n'avaient rien à voir (dixit) avec ceux qu'il est amené à côtoyer au *Old Westbury*, le campus expérimental de l'Université de New-York, où il vient d'être nommé Doyen des étudiants, à la rentrée universitaire de 1968. Son nouveau campus est comme la réalisation des revendications les plus extravagantes des années précédentes : pas de diplômes, pas de sélection et une représentation étudiante à chaque niveau de décision. Les étudiants sur place transforment la vie de Novak en cauchemar. Même s'ils ne font face à aucun des 'obstacles' contre lesquels les étudiants de Berkeley et de Columbia se sont rebellés, ils ne cessent de trouver des occasions de mécontentement contre les décisions les plus anodines. Novak devient lui-même une cible :[18] « Il y avait une sorte de folie sur ce campus. Nous avions quelques psychologues et ils n'arrivaient pas à croire possible une telle paranoïa. Il y avait des alertes à la bombe, mes enfants étaient menacés, les gens vivaient dans des fantasmes radicaux. Comme il n'y avait là que des étudiants radicaux, il n'y avait personne

---

[17] Michael Novak, *A. Theology for Radical Politics*, 1969, p. 23.

[18] Une longue interview de Michael Novak est également disponible sur le site du magazine internet *Insidecatholic.com*, en date du 17 novembre 2009, où il retrace son itinéraire intellectuel et définit ce qu'est le néoconservatisme.

contre qui se rebeller. Cela précipita (en moi) une très rapide et forte révulsion et une refonte intellectuelle de presque tout (ce que je pensais) ».[19]

Sur le chemin de sa « conversion » au tout début des années 1970, Michaël Novak va se nourrir de deux influences. La première est sa rencontre assez logique avec les dissidents démocrates venus la 'gauche classique', les bientôt nommés néo-conservateurs, se réunissant autour de différentes figures dont Irving Kristol, qui dénonce le dérapage chaotique et socialement suicidaire de la Nouvelle gauche. La seconde est celle des catholiques conservateurs, héritiers de la New radical Right, anticommuniste et antiétatique des années 1950, réunis derrière la *National Review* de William Buckley et qui ont développé de leur côté toute une analyse « positive » du capitalisme, en cherchant à la consolider théologiquement. Novak va en quelque sorte faire la synthèse de ces deux influences

Capitalisme moral et lutte contre l'adversary culture : la source néoconservatrice

Ce que Novak doit à Irving Kristol, c'est tout d'abord l'idée d'une limitation nécessaire du capitalisme par les valeurs morales. Quand Kristol fait le récapitulatif de son mouvement dans un article définissant le néoconservatisme en 1979, il y insère la confiance dans le capitalisme, pour autant que celui-ci est limité : *« Dans l'esprit de Tocqueville, les néoconservateurs ne pensent pas que le capitalisme libéral démocratique soit le meilleur des mondes imaginables, mais seulement le meilleur dans les circonstances actuelles de tous les mondes réalisables »*.[20] Le capitalisme est nécessaire à la production des richesses, mais Kristol reconnaît que le système est dangereux à double titre pour la stabilité des sociétés : il est l'agent le plus

[19] Interview de Patrick Allitt, *Conservative Intellectuals*, p. 271

[20] Irving Kristol, « On Conservatism and Capitalism » (1972) repris dans *Neoconservatism : The Autobiography of an Idea*, pp. 230-235. Il signe aussi un article resté très célèbre : "Adam Smith and the Spirit of Capitalism," in *The Great Ideas Today*, ed. Robert Hutchins and Mortimer Adler, 1976 (repris in *Reflections of a Neoconservative*).

fort de la dégradation des cultures, dont la sagesse est issue d'une longue expérience. Il peut contraindre toute l'énergie d'une société à la logique catastrophique du seul profit : « *De Milton Friedman, le néoconservatisme a appris à reconnaître les vertus d'une économie de marché comme moteur de la croissance économique. Des conservateurs culturels et de la philosophie politique de Leo Strauss, il a appris à apprécier la portée des traditions morales et philosophiques précapitalistes* ». [21]

Pour Kristol, le seul système capable d'être source à la fois de prospérité et de stabilité pour toute la société est le capitalisme libéral 'classique', lié à l'émergence de la démocratie, comme l'aurait démontré Milton Friedman.[22] Mais le problème est bien de l'encadrer fermement dans un ensemble politico-culturel qui n'est pas sa conséquence, mais qui le précède et qui ne lui est pas soumis. Ce cadre doit rester hermétique au consumérisme et à l'obsession du profit, causes de l'hédonisme. Sinon et immanquablement, la société et ses membres perdraient jusqu'au sens de la liberté, et seraient réduits à être gouvernés par des démagogues et des tyrans.[23]

Or justement, c'est ce qui arrive à la société américaine. Elle vit à l'heure d'un capitalisme sans morale. En effet, dans sa croisade contre la Nouvelle Gauche, Kristol a utilisé cet argument central que le succès de la Nouvelle gauche vient de ce qu'elle manifeste sa complicité avec le capitalisme immoral. Kristol analyse l'émergence de la Nouvelle Gauche ou gauche radicale comme le résultat mécanique d'une société devenue immorale et dominée par un capitalisme sans frein. Si lesdits « intellectuels gauchistes, les démagogues de campus et les professionnels du nihilisme »[24] suscitaient un tel enthousiasme au sein de la jeunesse et des minorités ethniques, c'est bien que tout ce à quoi ils

---

[21] *Ibidem*.
[22] Milton Friedman, *Capitalism and Freedom*, University of Chicago Press, réédition 2002, (première édition 1962), pp. 7-22.
[23] Démonstration de Schumpeter dans *Capitalisme, Socialisme et Démocratie*.
[24] *Ibidem*.

s'attaquaient, cad les valeurs américaines, avait perdu leur sens. L'effondrement des modes traditionnels du comportement, lui répond en écho Nathan Glazer, fondateur de la revue *Public Interest*, est « la cause numéro un des problèmes sociaux (des Etats-Unis) » et il est dû à l'absence de contre-pouvoirs vraiment solides contre le capitalisme sans morale.[25]

Le lien consécutif entre consumérisme, hédonisme et délitement de la liberté est selon Kristol la clef de la crise politique et culturelle de la société américaine: il faut réhabiliter la dimension civique et éthique originale des pères fondateurs du libéralisme pour redresser l'Amérique. Kristol se taxe lui-même de paléolibéral.

La pensée de Kristol sur le capitalisme s'appuie sur deux concepts empruntés à Lionel Trilling, ceux de *new class* et d'*adversary culture*, expression qu'il avait proposées en 1965 dans son essai *Beyond Culture, Essays on Litterature and Learning*. Trilling y dénonçait, comme Richard Hofstadter avant lui dans *Anti-Intellectualism in American Life* (1964), l'idée que les intellectuels « libéraux » c'est-à-dire progressistes de gauche, à force d'avoir érigé la contestation et le mépris des valeurs jusque-là dominantes de la société américaine, à force de les avoir inculquées à des générations 'ramollies', avaient mis en place une nouvelle culture hégémonique, celle de la contestation sans plus de raison, *l'adversary culture*, diffusée par leur propre classe. Cette nouvelle culture, faite de mépris et de dédain pour les traditions, n'avait aucune solidité pour être la proie d'un capitalisme sans conscience.[26] La culture contestataire pouvait se confondre avec la culture dite de masse, laquelle n'était rien d'autre qu'une opportunité du marché de consommation. Tout ce que la contestation allait produire était encore plus de culture de masse démoralisée, et pas l'inverse.

---

[25] Nathan Glazer, « The Limits of Social Policy », *Commentary*, septembre 1971.
[26] Irving Kristol, " The Adversary Culture of Intellectuals ", *Encounter*, octobre 1979, repris dans *Neoconservatism, Autobiography of an Idea*, pp. 106-122

Ainsi, au début des années 1970, les néoconservateurs décrivent la *New class* et son *adversary culture* comme un moteur paradoxal de l'immoralité du capitalisme américain. Ils ont récupéré dans l'œuvre de Schumpeter, *Capitalism, Socialism and Democracy*, l'idée que le capitalisme porte en lui les germes de sa propre perte. Comme le principe moteur de la libre entreprise ne résiderait pas seulement dans l'égoïsme individuel, mais dans une propension à l'effort, à l'initiative, à l'austérité, ensemble de comportements issus des valeurs sociales, morales et religieuses de la société traditionnelle, le capitalisme classique devait sa stabilité à la survie d'allégeances institutionnelles et culturelles qui étaient, à tous les sens du terme, pré ou non capitalistes. Or ces allégeances n'avaient pas été préservées, au contraire, elles avaient été méthodiquement démantelées par la *New Class* et la diffusion de son *adversary culture*. En promouvant à tous les échelons de la société une morale hédoniste, matérialiste et individualiste, en détruisant pièce par pièce 'l'infrastructure organique de la Nation' (dixit), le libéralisme américain tendance *New Class* avait créé les conditions de sa propre subversion. Il aidait à recycler en profit le délitement du capitalisme lui-même. Ce sera la thèse centrale du livre de Daniel Bell, *The Cultural Contradictions of Capitalism* (1976).[27]

Par ailleurs, ces premiers néo-conservateurs ont lu les économistes libertaires et instillent une deuxième idée –à côté de la nécessité de valeurs morales pré-capitalistes pour limiter les effets du capitalisme- qui est celle de la limitation la plus drastique possible de l'intervention économique de l'Etat, conduisant sinon et elle aussi, à la servitude des peuples.[28] Cette détestation de l'intervention économique de l'Etat -considérée comme l'autre mamelle de la servitude des peuples après le mépris instillé des valeurs traditionnelles- va se

[27] Réédition Basic Books, 1996, 400 p. Ce livre, avec *The End of Ideology* et *The Coming of Post-Industrial Society* est le plus connu de Daniel Bell, par ailleurs étudié comme auteur fondateur du néoconservatisme dans la recherche de Steinfels.
[28] Friedrich von Hayek, *The Road to Serfdom*, 1944

reporter sur son aspect le plus universellement apprécié des progressistes, à savoir le Welfare state.

De la sorte, les collaborateurs des revues néoconservatrices *Commentary* et de *The Public Interest* ne croient pas que l'Etat providence soit la solution pour la réformation sociale. Son intervention envahissante produit même et mécaniquement l'inverse des attentes escomptées. Durkheim selon eux avertissait déjà : « Une société composée d'une poussière infinie d'individus inorganisés, qu'un Etat hypertrophié s'efforce d'enserrer et de retenir, constitue une véritable monstruosité sociologique (...) Là où il est le seul milieu où les hommes se puissent former à la pratique de la vie commune, il est inévitable qu'ils s'en déprennent, qu'ils se détachent les uns des autres et que dans la même mesure la société se désagrège »,[29] La restauration de la société américaine passait plus sûrement par une renaissance du tissu communautaire, seul capable d'apaiser l'anarchie des revendications individuelles et leur atomisation fragmentaire au profit d'un Etat qui les démoralise, les déresponsabilise et les rend dépendants. Aussi, quand Kristol écrit : *« (Nous sommes plus que jamais) disposés à voir un nouvel ordre moral émerger du processus de délibérations autonomes dans toutes les institutions intéressées - gouvernement à tous ses échelons, mais aussi conseils de direction des écoles, des congrégations et fabriques paroissiales, organisations professionnelles, syndicats, associations charitables et initiatives communes (...) en n'importe quelle sorte imaginable d'activités* », [30] l'idée avait fait son chemin chez les néo-conservateurs que les meilleurs régulateurs de la vie sociale devaient être les membres organisés de la société civile et pas l'Etat.

La synthèse conservatrice de William Buckley ou la moralité du capitalisme

[29] Emile Durkheim, *De la division du travail social*, Paris, PUF, 10ème édition, 1986, introduction pp. 22-23.
[30] Introduction, *Reflections of a Neoconservative*, version française pp. 11-12

Incidemment, Michaël Novak va aussi trouver sa démarche pro-capitaliste dans la méthode théologique mise en avant par un autre groupe qui n'est pas néo-conservateur au départ, mais qui vient en droite ligne de la *New Radical Right* anticommuniste et par extension 'anti-progressiste' des années cinquante. La caractéristique la plus forte de ce groupe très militant quoique très minoritaire, est sa coloration catholique, en général acquise par conversion et ce souvent par reniement de convictions communistes. Parmi eux Franck Meyer, considéré comme une de leur penseur-clef, ancien responsable de la formation au sein du Parti communiste américain, a mis en place une théorie dite fusionniste. Cette théorie fusionne en effet un conservatisme politique fondé par Russell Kirk sur la 'Tradition' –comprenons la 'Grande tradition' politique occidentale de bon gouvernement et de peuple souverain - et le recours au libertarisme économique. Et à l'époque, cette fusion n'était pas du tout évidente. En général, les conservateurs traditionnalistes répugnaient au capitalisme. « Le capitalisme », écrivait alors le jeune Garry Wills, « renverse et écrase. Il n'a aucun sens de la tradition. Nul n'est moins digne que lui du nom de conservateur ».[31] Wills, comme Frederick Wilhelmsen, fondait son refus du capitalisme, sur l'analyse de Ross Hoffman et par devers lui sur le distributisme de Henry Belloc et Gilbert K. Chesterton, tous auteurs catholiques.[32] Wilhelmsen écrivait même dans la *National Review* comme dans la revue catholique *Commonweal*, son dégoût du système capitaliste, en utilisant des arguments « théologiques ». Selon lui, le capitalisme était d'origine calviniste. Or, tandis que la chrétienté médiévale vivait en harmonie avec la nature, la Réforme avait encouragé une approche instrumentale et exploiteuse du monde naturel : « Avec le calvinisme, l'unité de toutes les choses au sein de la vie traditionnelle a été brisée à tout jamais [33](..) La révolution calviniste a altéré la

---

[31] Gary Wills, (1934 -) *Confessions of a Conservative*, NY, Penguin, 1979 (231 p), p. 39.
[32] Gary Wills, *Chesterton, Man and Mask*, NY, Seed and Ward, 1961, pp. 176-80.
[33] Frederick Wilhelmsen "The Conservative Vision", *Commonweal*, 24 juin 1955, pp. 295-299.

structure de notre civilisation plus profondément que la Révolution française ou le Manifeste communiste». [34]

William Buckley - le plus connu des intellectuels *New Radical Right*, fondateur de la *National Review*, qui représentait ses idées et qui lui a survécu- s'est attelé à déconstruire l'hostilité « originelle » des conservateurs traditionnalistes envers le capitalisme.[35] Ses études à Yale, lui ont apporté les certitudes de sa vie. Il a été alors impressionné par son professeur de science politique, Willmoore Kendall, véritable phénomène du campus, ancien jeune prodigue, ancien trotskiste dégoûté du communisme par l'expérience de la guerre d'Espagne, ancien doctorant de Francis Graham Wilson à l'Université de l'Illinois (son livre sur John Locke est sa thèse), ancien membre de l'OSS (Office of Strategic Services) puis de la CIA. Kendall s'est converti au catholicisme en 1952.

Buckley est également fin connaisseur et admirateur du journaliste libertarien Albert Jay Nock, à l'individualisme tout aussi intransigeant que l'est son conservatisme moral et culturel. Le père de Buckley admirait ce journaliste. Il avait fait lire à son fils ses textes sur l'éducation et l'Etat, notamment son ouvrage de 1936 *Our Enemy, the State*. Albert Jay Nock avait même fini par devenir un ami de famille. La lecture de Nock et de sa revue, *The Freeman*, refondée en 1946 par Leonard Read, après un arrêt d'une vingtaine d'années, a éduqué Buckley aux thèses du libre marché, ce qui était particulièrement rare pour un catholique de cette époque.

La ligne de la *National Review* en matière économique est à l'image de son fondateur et également des idées « fusionnistes » de son ami Frank Meyer. Buckley multiplie les plaidoyers en faveur de la libre entreprise, parce qu'il y

---

[34] Frederick Wilhelmsen " In the Name of Sanity", *Social Order*, n° 5, janvier 1955, p. 25.

[35] celle classique de John J. Judis, *William F. Buckley, Jr, Patron Saint of the Conservatives*, NY, Simon & Schuster, 1988, 528 p. Une autre plus apologétique de Linda Bridges et John R. Coyne, *Strictly Right, William F. Buckley Jr and the American Conservative Movement*, Hoboken; John Wiley & Sons, Inc., 2007, 358 p. Et la dernière également apologétique de Lee Edwards, *William E. Buckley Jr, The Maker of a Movement*, ISI Books, 2010, 208 p.

apporte des correctifs, qui ne sont pas ceux traditionnellement présentés par les progressistes démocrates de la régulation et de l'intervention étatiques. A l'exemple de l'économiste allemand Wilhelm Röpke, il entreprend de préciser les limites aux mécanismes libres du marché, par le truchement du cadre social et moral lui-même, dont les piliers sont la famille, les Eglises et les associations de proximité… Sans cette discipline imposée aux égoïsmes des individus, les vices privés, loin de déboucher sur la prospérité publique, provoquent la dégénérescence et la décomposition de l'ensemble du système économique. Buckley s'en explique bientôt dans un livre, *Up from liberalism* en 1959, dans lequel il va jusqu'à prédire le relèvement des faibles comme 'un résultat automatique du système de libre entreprise, parce que personne ne peut apporter la prospérité pour lui-même sans l'apporter aux autres.'

Ces positions horrifiaient les cercles catholiques bien-pensants, globalement démocrates et progressistes, certains de correspondre économiquement aux lignes directrices des grandes enclycliques sociales *Rerum Novarum* et *Quadragesimo Anno*. A la fin des années 1950 et durant les premières années de la décennie 1960, ils rejetaient complétement le libre-capitalisme. Dans leurs débats internes, les journalistes des médias catholiques considéraient qu'il y avait un enseignement *doctrinal* assez clair sur la subordination nécessaire de l'économie à l'humain, alors que Buckley et ses amis en appelaient à une version hybride du laissez-faire manchestérien, sans légitimité dans la tradition catholique[36], tout en voulant se légitimer à partir de la tradition catholique. De fait, pour jongler avec les arcanes complexes de la doctrine et de la tradition catholiques dont il n'était pas familier, Buckley avait créé un *brain trust* avec trois prêtres new-yorkais, Florence Cohallen, enseignant au Grand séminaire, Eugene Clark, plus tard responsable presse du diocèse, et Roger Pryor, futur

[36] William Buckley," The Catholic in the Modern World: A Conservative View" and William Clancy " A Liberal View", *Commonweal*, 16 décembre 1960, pp. 307-313.

responsable diocésain de l'enseignement catholique.[37] De ceux-ci et d'autres intellectuels de la *National Review*, comme Frederick Wilhelmsen, Erik von Kuehnelt-Leddhin, Colin Clark, Arnold Lunn et Stanley Parry, Buckley apprend à citer les encycliques pour asseoir ses positions. Il en utilise ainsi le principe de propriété privée et également celui de subsidiarité, pour dénier que sa propre pensée soit libertarienne. Il affirme même que l'existence de l'Etat est un bien divin: « *Quand nous conservateurs décrions l'Etat, nous ne pensons pas que nous devrions ne pas en avoir ! L'Etat est une institution divine. Sans lui, nous avons l'anarchie, et l'anarchie sans foi ni loi est contraire à la loi naturelle. Ainsi, nous abjurons toute théorie politique pour qui l'Etat est un mal* ». [38] Il refuse l'idée qu'avoir une opinion hostile à l'Etat providence soit une négation de l'autorité morale de l'Eglise ou une négation de la nécessité d'un Etat institué.[39] Il pense que les conclusions politiques que tirent les catholiques américains des encycliques sociales sont pour le coup anti-catholiques. C'est ainsi qu'il décrit la pensée de Dorothy Day, leader respectée du *Catholic Worker Movement*, mouvement anti-capitaliste très connu,[40] comme « impropre, téméraire, intellectuellement chaotique et anti-catholique ».[41] Les libéraux catholiques, dit Buckley, sont en fait des socialistes. Ce à quoi les catholiques libéraux lui répondaient qu'il était en fait un suppôt de la John Birch Society.

Cependant les arguties de Buckley préfiguraient un changement dans les convictions économiques des catholiques. Buckley et ses amis n'étaient pas seul à penser que le capitalisme était compatible avec les convictions catholiques. Quelques plumes médiatiques et dissidentes, comme le Père Edward Keller, le

---

[37] Brain trust décrit par Patrick Allitt, *Catholic Intellectuals*, p. 91.
[38] William Buckley, " A very Personal Answer To My Critic", *Commonweal*, 192, mars 1961, pp. 207-212.
[39] William Buckley, "Catholic Liberals, Catholic Conservatives and the Requirement of Unity", in D. Thorman, *Rumbles Left and Right*, pp. 142-152.
[40] Voir David R. Collins, *Got a Penny: The Story of Dorothy Day*, Books and Media, 1996, 59 p.
[41] William Buckley, « The Catholic in the Modern World : A Conservatice View », *Commonweal*, 16 décembre 1960, p. 307.

Jésuite John Dinneen ou le journaliste Arnold McKee, soutenaient la même compatibilité en s'appuyant sur l'exemple américain. Arnold McKee, dans son article *Selling American Capitalism*[42] écrivait qu'en sauvegardant la propriété privée et en résistant à l'intervention excessive de l'Etat, le capitalisme américain s'était déjà conformé « aux requis de la nature humaine et aux buts et fins de l'économie comme partie de la société ». Edward Keller dans *Christianity and American Capitalism* (1953), avait même justifié le capitalisme américain à la lumière des encycliques pontificales, en montrant qu'il avait généré et distribué de la richesse, tandis que l'Etat américain avait contrôlé le laissez-faire et l'avait empêché d'être radical. Ce que l'Eglise condamnait était l'individualisme « manchestérien », qui subordonnait toute vision morale de l'homme à la morale du marché, ce qui n'était pas le cas du capitalisme américain d'alors, favorisant l'accès à la propriété, la liberté de la compétition, la liberté d'entreprendre et la liberté du contrat. Les grands groupes américains favorisaient l'amélioration de la société en offrant de meilleurs salaires, une couverture sociale et la sécurité de l'emploi. [43] John Dinneen considèrait de son côté que le système américain était bon, parce que son capitalisme était organisé et n'avait rien d'anarchique. Il représentait la vraie démocratie en action, et la seule alternative à « l'économie coercitive » qui prévalait derrière le rideau de fer. [44]

Par ailleurs, la revue de William Buckley fait écho à une analyse particulièrement innovante, celle du philosophe et juriste John Noonan, alors jeune trentenaire. Sa thèse publiée en 1959, *The Scholastic Analysis of Usury*, est devenu un classique : un commentateur ironisa à sa parution ; le vrai titre du

---

[42] *Catholic Mind*, 55, juillet-août 1957.

[43] Son analyse a été sévèrement jugée par le Jésuite Joseph P. Fitzpatrick dans « The Encyclicals and the United States », *Catholic Mind*, 53, janvier 1955.

[44] John Dinneen, « Capitalism and Capitalism », *Catholic World*, 180, janvier 1955, pp. 294, 295.

livre aurait dû être *L'éthique scolastique et l'esprit du capitalisme* ![45] De fait, Noonan prend le contre-pied de la parenté entre calvinisme et capitalisme proposée par Max Weber et démontre que l'esprit capitaliste est né en Italie catholique à la Renaissance. Il apporte les preuves historiques que l'enseignement de l'Eglise catholique sur l'usure est passé par différents stades et a été complètement transformé entre le Moyen Âge et le XXème siècle. Commençant avec une stricte prohibition de l'intérêt au Haut Moyen Âge, les théologiens scolastiques ont modifié de manière répétée et ont mitigé les rigueurs de ce principe dans les siècles suivants avec la notion de juste prix. Ce changement a été complètement négligé par les historiens. Noonan insiste sur une approche chronologique, pour démontrer que la théorie immuable de l'interdiction de l'usure est fausse. Les scolastiques ont accompagné le changement économique italien des XIII et XIVème siècle sur la banque, le prêt d'argent et le commerce. Le vocabulaire lui-même a suivi. Le capitalisme est né en Italie avec l'aval des théologiens catholiques. Quoique décrié à sa parution,[46] ce livre de Noonan a été applaudi à la *National Review* par Stephen Tonsor, En soi, le travail de Noonan n'a pas contribué aux débats économiques du milieu du XXème siècle américain, mais en démontrant une longue préhistoire catholique à l'ère capitaliste, il a donné du confort et de la plausibilité intellectuelle aux conservateurs pour creuser le sillon du capitalisme au service de la prospérité des familles, comme meilleur système économique, catholiquement inspiré.

---

[45] David Herlihy, "Review of Noonan", in *Journal of Economic History*, n° 19, décembre 1959, p. 638.

[46] Benjamin Nelson, "Review of Noonan", in *American Historical Review*, n° 64, 1959, p. 618.

LA PENSEE ECONOMIQUE DE MICHAËL NOVAK OU LA GRANDEUR MORALE DU CAPITALISME

Michaël Novak va faire la synthèse de toutes ces idées sur le capitalisme moral et la moralité du capitalisme en ce qu'il est lui-même un penseur synthétique de deux courants idéologiques qui ont fusionné dans les années 1970.

Il est rare de lire, dans les recherches consacrées au néo-conservatisme, que des catholiques, se situant intellectuellement dans cette identité, ont eu une place importante dans la construction, la reprise et la diffusion des idées néoconservatrices. Souvent, le mouvement est considéré comme l'apanage d'intellectuels néodémocrates juifs et plutôt laïques, d'origine straussienne ou trotskyste, ce qui est vrai. Or, il y a parmi les intellectuels néoconservateurs quelques « poids lourds », dont les idées sont trempées de références catholiques et c'est le cas de Michaël Novak. Ce dernier a été conforté dans son appartenance religieuse aussi bien que dans ses choix politiques nouveaux, par le rapprochement et bientôt la fusion des catholiques conservateurs dans le néoconservatisme. Cette fusion ne peut masquer la continuation des différences d'univers derrière le candidat providentiel que fut Ronald Reagan. Les catholiques sont presque tous des conservateurs de souche, tandis que les autres, juifs et/ou démocrates d'origine, restent encore à la marge[47] : « Où se situe le néoconservatisme à la fin de la décennie ? Comme ennemi du libéralisme (progressiste) pour sûr. Mais est-il dans le conservatisme (républicain)? Certes, à part l'exception d'Irving Kristol et de Gertrude Himmelfarb, qui n'ont jamais eu de problème avec l'étiquette, les autres néoconservateurs, qui n'étaient pas prêts à accepter l'offre de la *National Review* de 1972 « Venez de ce côté, l'eau est bonne !» ont été rapidement plongés dans le bain. Cela leur prend une décennie,

[47] Mark Gerson, *Neoconservatism and the 1970s in Retrospect*, in *The Neoconservative Vision, From the Cold War to the Culture Wars*, pp. 189- 193.

mais la plupart des néoconservateurs (non catholiques) ont quitté avec hésitation McGovern en 1972 pour arriver enthousiastes à Ronald Reagan en 1980 ».[48]

Du ralliement des ex-fusionnistes catholiques aux premiers néoconservateurs est née une nouvelle bouture, un néoconservatisme de deuxième génération, qui remplace les deux mouvements encore distincts à la fin des années 1960. Irving Kristol a pris la suite de Franck Meyer -qui meurt en 1972, avec une œuvre d'ouverture, *On the Democratic Idea in America* (1972).[49] Il permet l'émergence d'une génération catholique qui se sent néoconservatrice et fortifie le mouvement de ses réflexions, à l'instar de Michael Novak venu de la tendance radicale du parti démocrate.

Contribution au White-Ethnic : sous-cultures contre super-culture.

Novak va quitter l'univers de la nouvelle gauche américaine, en commençant par « catholiciser » l'amertume ethnique des dissidents démocrates, souvent Juifs et scandalisés par les quotas raciaux dans les universités. Il leur doit l'invention de son concept de *White Ethnic* qui provoque de violentes polémiques. Au moment où il se trouve rédacteur des discours de Sargent Shriver[50] - il écrit également pour Robert Kennedy, Edmund Muskie et George McGovern - Novak se déplace à travers le pays et « rencontre les Américains en chair et en os ». Il a soudain honte de ce qu'il a écrit dans sa *Theology for Radical Politics*, à propos de l'abêtissement des Américains. Il trouve les gens qu'il croise plutôt décents et moraux et conclut qu'il y a plus de santé dans le peuple que dans ses élites lettrées, lui compris.[51] Il prend conscience de son

---

[48] *Ibidem*, p. 191.
[49] Irving Kristol, *On the Democratic Idea*, New York, Harper & Row, 172, 149 p.
[50] Sargent Shriver né en 1915 dans une vieille famille catholique du Maryland, est un juriste et un homme politique démocrate, beau-frère de John Kennedy (et beau-père d'Arnold Schwarzenegger), fondateur des *Peace Corps*, Ambassadeur en France de 1968 à 1970, et désigné en 1972 comme candidat à la Vice-Présidence par le parti démocrate sur le ticket McGovern.
[51] Michael Novak, « Engagement but No Security », *Commonweal*, 30 janvier 1981, p. 44.

appartenance et de ses origines culturelles[52], questionne ses origines familiales et se trouve à défendre son « particularisme » de Blanc ethnique. Il défend le rejet néoconservateur de l'*affirmative action*, qui saisit selon lui autant les catholiques que les Juifs des classes moyennes. Il commence à prendre en grippe ses propres préjugés d'intellectuel de gauche. Il taxe son mépris des petits blancs comme de l'arrogance, une forme de snobisme envers les milieux populaires, descendants d'immigrants européens, forcées à l'américanisation à la fin du XIXème siècle, et qui ont atteint une certaine aisance à force d'autodiscipline et de travail. Ce monde, celui d'où il venait, était taxé de fasciste ou de cochon par ses amis (avec un jeu de mot sur *pig* et l'hologramme PIGS : *Poles-Italians-Greeks-Slavs*), parce qu'il était sensible au devoir patriotique et au respect de la loi.[53]

Novak écrit en 1972, après la défaite de McGovern -et pour l'expliquer - *The Rise of Unmeltable Ethnics*, avec lequel il gagne sa stature de polémiste national. *Ethnics* est une lettre d'amour aux immigrants, comme ses propres parents, venus du sud, de l'est et du centre de l'Europe. Le livre lui vaut des critiques féroces et une étiquette de semeur de haine, avec notamment un commentaire très critique de Garry Wills, devenu chroniqueur pour la *New York Times Book Review*, en avril 1972. Earl Shorris, du journal *The Nation* écrit : « L'intérêt ethnique est un nouvel euphémisme du racisme ».[54]

Novak défend dans *Ethnics* l'idée que l'Amérique n'est qu'un ensemble de sous-cultures, liguées contre la super-culture anglo-saxonne, dont les instruments sont la télévision, les universités et la presse. La différence entre la *new class* élitiste de Kristol et les tenants de la super-culture de Novak est mince. La super-culture a un ton caractéristique et insupportable, « le prêche et

---

[52] Michael Novak, *Confession of a Catholic*, San Francisco, Harper and Row, 1983, p. 12.
[53] Michael Novak, "The Volatile Counter-Culture", in *Politics: Realism and Imagination*, pp. 140-151.
[54] cité par Mark Gerson, *The Neoconservative Vision*, p. 155.

la manipulation de la culpabilité ».[55] En fait, Novak continue sa contestation de l'Amérique, en accusant non plus sa population d'insondable médiocrité, mais ses élites WASP d'abus de pouvoir. Les Juifs, au ton dénonciateur et dissident, comme les catholiques, au ton plus « dramatique et plus liturgique », restent rejetés par cette super-culture humiliante et oppressive.[56] Novak met le Parti démocrate en garde. A s'identifier de trop près avec les puissants, les éduqués et les riches du pays, il perdra les élections à venir.[57] Il blâme les WASPs de tout, depuis sa propre insécurité ethnique, jusqu'à l'influence destructrice de la Nouvelle Gauche sur la culture et la civilité américaine.

Catholicité du capitalisme

C'est après cette critique en règle de l'establishement WASP coupable de Diktat gauchiste, que, par le biais de son réalisme communautaire, Novak entre en apologie du capitalisme, lequel devient sous sa plume « une théorie économique qui réussit parce qu'elle est destinée aux pêcheurs, qui sont nombreux, juste quand le socialisme échoue parce qu'il est une théorie de saints, qui sont peu »[58]

Novak est l'un des penseurs néoconservateurs qui cherche à avoir une pensée économique et des idées favorables au capitalisme en faisant la preuve de sa moralité à l'instar d'Irving Kristol. Il n'est pas un économiste et il n'a pas de propositions concrètes. Celles-ci émaneront d'autres penseurs poussés sur le devant de la scène par le network néoconservateurs. Ainsi, Kristol va relayer les écrits d'Arthur Laffer, sur la Supply-Side Economy, aidé en cela par l'éditeur du

---

[55] Sur la notion de super culture qui recoupe la notion de new class de Kristol ou celle de libéralisme de Gary Wills, voir de Novak, *The Rise of Unmeltable Ethnics*, pp. 123- 126.
[56] Michael Novak, *All the Catholic People*, New York, Herder and Herder, 1971, p. 196.
[57] Garry Dorrien, *The Neoconservative Mind: Politics, Culture and the Wars of Ideology*, Philadelphie, Temple University Press, 1993, pp. 216-218.
[58] Michael Novak, *Capitalism and Socialism: A Theological Enquiry*, Washington, D.C, American Enterprise Institute, 1979, p. 117.

Wall Street Journal, Robert Bartley, et par l'économiste George Gilder,[59] avec cette idée mise en avant que trop d'impôt tue l'impôt et un bon Etat doit réduire ses impôts massivement notamment ceux sur les personnes physiques.[60]

Pour sa part, Novak certifie que, non seulement le capitalisme est destiné aux pêcheurs, mais en plus il protège les familles. C'est la thèse qu'il défend quand, après l'élection de Ronald Reagan, comme chercheur du *think tank* néoconservateur *American Enterprise Institute* de Washington, il est nommé représentant des Etats-Unis à la Commission des droits civils des Nations Unies à Genève (1982-1983), poste stratégique s'il en est. Dans *The Spirit of Democratic Capitalism,* (1981), Novak dépasse ou renverse la pensée de Franck Meyer et de William Buckley ou la prudence morale de Kristol. Il récapitule les intuitions qui le traversent depuis plusieurs années.[61] Il ne dit pas comme eux que le capitalisme est un bon système quand il est encadré par une société aux valeurs solides. Il écrit que le capitalisme démocratique – l'adjectif est toujours accolé dans sa démonstration- est le *seul* système compatible avec la foi catholique, parce qu'il est un système familial, qui, sous le contrôle des lois, nourrit l'unité de base de la société. Les Entrepreneurs, qui font fortune pour eux-mêmes, se disciplinent ensuite dans la prévision nécessaire du futur, duquel leur famille et au-delà d'elle leur communauté, vont tirer profit.[62] Rejoignant les réflexions de Hayek, Mises et Friedman sur la connivence politique du capitalisme avec la liberté, Novak renchérit sur la propension du capitalisme à protéger la liberté, à développer l'information, à favoriser la liberté de la presse, à donner naissance à des structures de médiation ou des organisations professionnelles pour assurer des standards moraux dans les affaires. La liberté

---

[59] George Gilder, Wealth and Poverty

[60] Mark Gerson, The Neoconservative Vision, pp.202-206.

[61] Michael Novak, "A Closet Capitalist Confesses", *Washington Post*, 14 mars 1976. "Controversial Engagements", in *Three in One: Essays on Democratic Capitalism, 1976-2000*, ed. Edward W. Youjkins, Lanham, MD, Rowman &Littlefield, 2001, pp. 317-322.

[62] Michael Novak, *The Spirit of Democratic Capitalism*, New York, Simon and Schuster, Touchstone, 1982, pp. 156-170.

qu'offre le capitalisme génère à travers des choix très larges a une importance philosophique, au-delà de l'abondance de biens et de services qu'il peut offrir.

'Un capitalisme démocratique promet 3 libérations par des moyens institutionnels : libération de la tyrannie et de la torture. Liberation de l'oppression de conscience, d'information, d'idées. Et liberation de la pauvreté. La construction d'un ordre social qui réalise cela n'est pas fait pour remplir l'âme, ou enseigner une philosophie ou expliquer comment vivre. Il est fait pour créer l'espace dans lequel l'âme peut faire ses propres choix et avec lequel les leaders spirituels et les associations spirituelles peuvent faire leur propre travail nécessaire et créatif. »[63]

Autre qualité, le capitalisme inhibe le changement social violent. Utilisant l'image de la Trinité (*sic*), Novak invente une trinité séculière : la démocratie politique, l'économie de marché et la culture libérale pluraliste.[64] Mieux, il considère la richesse générée par le capitalisme démocratique comme une providence miraculeuse, comme un paradoxe comparable au paradoxe que représente le Christ lui-même (*sic*) : « *L'idéologie capitaliste est déprimante à lire parce qu'elle prend les êtres humains par leur faiblesse. Cela fait penser au paradoxe d'Isaïe et du Christ, que la rédemption doit venir de l'endroit le plus improbable, à travers la plus faible et pauvre des personnes, un charpentier, venu de la part la plus pauvre et la plus sous-développée de l'Empire romain. D'une manière parallèle, les penseurs du capitalisme qui ont découvert l'énergie dynamique pour changer la face de l'histoire, n'en attendaient pas tant de noblesse humaine, de grandeur, de conscience morale, juste de l'intérêt personnel. Dans la plus petite, la plus étroite et la plus vile part de la conduite*

---

[63] Michael Novak : « Boredom, Virtue and Democratic Capitalism », Commentary, septembre 1989, p. 34

[64] *Ibidem*, pp. 337-340.

humaine, gît la source de l'énergie créatrice… là où personne n'aurait regardé pour trouver les bijoux précieux ».[65]

De la sorte, Novak entend résoudre le vrai problème du capitalisme avec l'éloge religieux qu'il en fait. Selon lui, les capitalistes n'ont pas pris l'habitude de penser leurs actes, de les théoriser, de les rêver. Comme résultat, le système capitaliste est brut et inarticulé, muet dans le langage de l'esprit.[66] Le socialisme a fourni à ses adeptes une véritable religion de substitution des religions traditionnelles qui leur interdisait d'ailleurs de les pratiquer. Le capitalisme n'a rien inculqué de pareil, n'a aucune justification métaphysique de lui-même. Il est théoriquement incapable de concurrencer les aspirations humanistes du socialisme, alors qu'en pratique il fait la démonstration de sa supériorité. Le capitalisme démocratique manque de textes forts et c'est un déficit que lui, Novak, entend combler par sa propre réflexion.[67]

---

[65] Michael Novak, *Capitalism and Socialism*, p. 117. Un critique favorable titre sa recension " A Theology of Capitalism", (Samuel McCracken), *Commentary* 74, juillet 1982, p. 76.

[66] Michael Novak, « An Underpraised and Undervalued System », *Worldview*, juillet-août 1977, p. 11.

[67] Michael Novak, "Rethinking Social Policy", *Worldview*, juillet-août 1979, p. 40. Mark Gerson, dans son *The Neo-conservative Vision*, fait un panorama très instructif de la pensée capitaliste néoconservatrice dont il présente Michael Novak comme le chef de file ; Voir chapitre V, *Capitalist Celebrations and Bourgeois Critique*, pp. 199- 265